



Sainte Mériem
Livre III

Déjà publiés

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La Nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Danses du futur (Bookelis)
- Seul au milieu (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

ISBN : **979-10-359-5384-3**

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



La Reine

Sur la Route

 e matin-là, Clothilde quitta Maliarine dans l'apparence d'une pauvre voyageuse : sur un cheval de remonte légèrement boiteux, vêtue d'un long manteau usé tombant sur une robe de garboul des plus anciennes qui cachait Mériem entourée d'une peau de mouton, deux bourses, la première bien remplie de pécuniaire à sa ceinture, la seconde tout aussi remplie, mais de diamants moissonnée la veille dans la grande cave de son Trésor, portées à même la peau ainsi qu'une petite sacoche de vêtements sur la croupe de son cheval. Dans la bruine d'un matin à peine levé, elle ne se pressait pas. Elle se demandait si elle reviendrait un jour à Maliarine. Cette question, lui fit repasser les événements des mois passés.

Pendant des semaines, elle n'avait pu combler le manque de Mériem qu'à coup de verre de vin de Risla, de Fablimont, de Darnia, de Hindé, de Lodaivres, de Taquilame, et même de liqueur d'herbe à brochet d'Ostrovnie. Elle ne pouvait pas s'en empêcher malgré les cliquètements qu'elle semblait encore entendre d'une Mériem fantomatique.

Puis Rosemonde était revenue ; heureusement ! sans elle, comment savoir si elle n'aurait pas continué à se dissoudre dans l'alcool ? Rosemonde était telle qu'elle avait toujours été : blonde, souriante, forte. Quand Rosemonde était entrée dans la salle, Clothilde n'avait pu que se réfugier dans ses bras et, pendant des minutes et des minutes, elles avaient pleuré accrochées ensemble.

– Ma duchesse, vous ne voyez plus personne à ce que les gens me disent.

– Elle me manque tellement, si tu savais !

– Je sais, Clothilde, je sais. Si nous faisons un petit affrontement ?

L'affrontement eut bien lieu, mais petit et flasque ; et court. Quand

Sainte Mériem

Clothilde vit à quel point elle s'était ramollie à pleurer sa chérie, elle comprit qu'elle devait arrêter de s'enfoncer. Mériem lui manquerait ; toujours ; tout le temps. Il n'y avait rien qui supprimerait ce manque ; le vin ne l'avait pas fait de semaine en semaine.

C'était sa vengeance qui comptait maintenant. Le reste de la journée elle parla avec Rosemonde, discussion à bâtons rompus comme aux meilleurs moments d'antan ; tout en évitant de parler de Mériem ; peut-être parce qu'elles n'avaient plus d'illusions sur leur propre situation. Clothilde voulait qu'Albert paye pour ce manque affreux et Rosemonde trouvait si simple de prendre tous les soldats de la grande armée de Brabie d'aller encercler Pallilnie pour que Clothilde puisse asséner sa justice. Ou sinon, suggérait-elle pourquoi pas y aller toutes les deux et s'introduire à Pallilnie comme par le passé pour tuer les commanditaires ? Mais après, questionnait Clothilde ? que deviendrait une Bactrie sans roi ? Pour Rosemonde il n'y avait qu'une seule réponse : que Clothilde devienne leur reine, c'était si simple ! Mais Clothilde ne voulait pas tuer le roi pour prendre sa place, elle voulait prendre sa place pour pouvoir le tuer, question de légitimité ! Les jours suivants, elles en reparlèrent non sans que Rosemonde affronte Clothilde dans la grande cour avec des épées d'exercice au cours de séances de plus en plus longues et accrochées. Avec une destorbeuse comme Clothilde, les combats redevinrent vite ces merveilleux spectacles qui réjouissaient le petit monde du Fontenil. "Notre duchesse est revenue" se murmurait-il et la ville se remit à respirer. Milédar passa même pour encourager Clothilde à oublier toute vengeance. Entre temps, Bougron, l'adjoint de Justin, avait écrit de Pallilnie.

Clothilde pouvait réciter sa missive par cœur ; elle se le répétait à l'occasion en cheminant sur la route pour combattre le manque :

La mort de Mériem et votre accablement ont été accueillis au Pallac-trie avec allégresse. Le roi a proclamé : "La duchesse destorbeuse re-

çoit enfin ce qu'elle méritait depuis longtemps" et l'archevêque a prêché sur la colère de Dieu qui s'abat sur les femmes vivant à deux dans le péché lors de la grande cérémonie hebdomadaire.

Le maître d'oeuvre de cet assassinat est bien le chanoine Défrain, mais tout le petit cercle de l'archevêque, à la cathédrale Saint-Eustache et à la Chanoinerie, y a été associé ; certains familiers du roi ont aussi été tenus au courant, au premier rang desquels Idhomar de Liquevirane mais aussi Zaband de Lispa et Hilbert d'Acarme. D'autres gentilshommes de la cour qui ont de l'estime pour votre feu royal ont été plus réservés sur cette exécution.

La petite clique se réjouit quotidiennement de votre abatement, mais Albert n'a pas oublié votre détermination et toute personne qui vous apercevra dans la Cœur-de-Bactrie est certaine d'être récompensée. La garde de Pallilnie est particulièrement attentive à toute voyageuse qui séjourne dans les auberges ; elle y pratique des rondes quotidiennes.

Baugran

Clothilde s'en souvenait bien ; cette lettre avait décidé de sa manœuvre. Elle voulait exercer sa justice elle-même : Défrain, Doclie et Albert devaient mourir de sa main. Pour son devoir de justice, elle avait besoin d'une diversion. Après de longues discussions avec Rosemonde, elle avait divisé son armée en deux : Rosemonde conduirait la petite moitié de la troupe dans les régions de l'est : Schillerguiden, Mirianie, Bibianie, Sharmillard et Varvarin, pour proclamer leur rattachement au trône de Bactrie – la renommée de garbueilleuse de Rosemonde ainsi que les dettes qu'ils avaient contractées envers la Brabie suffiraient – ; Sénoc conduirait le gros de la troupe à l'Ouest en passant par Taqulame, Eutapia, Ponsécarme, Miloutine, Colomine et Primorier pour les rallier à leur future reine – l'étendue de son armée les forcerait ; la souplesse d'Adriel les convaincrerait. Le Cœur-de-Bactrie prit ainsi en tenaille, elle

Sainte Mériem

espérait qu'aucune mort n'aurait lieu avant l'exécution de sa justice et qu'Albert occupé à suivre la progression de ses troupes s'attacherait moins à faire surveiller les voyageuses qui passaient par Pallilnie. Pour ces deux campagnes, elle avait puisé la veille dans son Trésor pour que ses généreaux partent chacun avec une cassette bien fournie et le lendemain, à Saint-Côme, elle leur avait souhaité une grande campagne avec le moins de garbouils possible : "Comme à l'exercice !". Puis, les jours suivants elle avait donné des instructions à Aldaric avant de repartir sur les chemins de Brabie : elle en avait besoin, lui dit-elle ; et il le comprit bien.

Clothilde ne se pressait pas pour remonter la plaine de la Brabie. Quelques jours auparavant, l'armée de Rosemonde avait pris le même chemin pour rejoindre Sitche avant de passer en Varvarin. Elle les suivait à son rythme, pressant sa monture pour se délivrer de l'absence de Mériem, la laissant au pas, bride sur le cou quand elle sentait monter les pleurs ou trottant pour éviter convois et voisinage des fermes. Parfois elle ne s'arrêtait pas de la nuit trouvant dans les horizons sur sa gauche où le soleil se couchait une mélancolie qui l'apaisait puis dans la voûte noire et silencieuse au-dessus d'elle une tristesse momentanément amie et enfin au lever sur sa droite une clarté qu'elle voulait porteuse d'espérance. Après plusieurs nuits en solitaire, elle tombait sur une auberge, une ferme même, où elle s'abattait sur un lit, d'épuisement. Elle parlait à Mériem pour se consoler :

– Ma chérie, je t'aime. Tu seras toujours en moi. J'aimerais tellement te le dire encore que j'ai l'impression de ne pas te l'avoir assez dit. Mériem, je t'aime. Mériem, je t'aime. C'est si beau de te le dire. Ce serait si beau... si tu étais là... de te le dire : Ma chère Mériem, je t'aime. Et je t'entends me répondre "Clothidd, yentiye". C'est ce que tu me disais toujours. Je me disais que c'était sa façon de me dire que tu m'aimais : "Clothidd, yentiye". Je m'en convainquais. Si j'avais eu tort ? Si

La Reine : Sur la Route

je n'étais que yentiye ? Tu as tellement souffert ma chérie, comment n'aurais-tu pas pu dire autrement ? Pourtant, tu étais toujours partante pour le bin. Mais si tu t'y croyais obligée avec moi comme avec tes précédents propriétaires ? Pourtant tu étais tellement active dans notre lit. Mais n'était-ce pas uniquement pour me plaire ? Mériem, je t'aime. J'ai fait tout pour te plaire. Tout. Tout ? Je sais que je ne t'es pas enlevé ton anneau, ton "ano". J'avais trop peur, ma chérie, que tu t'en ailles. Je ne pouvais pas te perdre. Je le refusais. Ton ano c'est toi qui le portait mais c'est moi qui le méritait. Je l'aurais porté, si je n'avais pas été duchesse. Tu l'avais au pied et moi dans la tête, cet "ano". Mériem, je t'aime. M'as-tu aimée ? Si tu m'aimais, pourquoi tu me l'as pas dit "Clothidd, je tem". Pourquoi, ma chérie ?

Suivant son rythme intérieur, brassant manque, questionnements et fatigue, elle arriva à Bortine en plein après-midi. La ville n'avait plus rien à voir avec le village croupi qu'elle avait connu à son arrivée en Brabie. L'auberge non plus n'était plus ce bouge où elle avait dû batailler, Chrysalide en main. Avant d'y trouver une chambre pour elle seule, elle entrevit Évrihalie qui de loin semblait surveiller toutes les activités de sa ville. Elle prit une collation, par devoir de se garder alerte, dans la salle commune. L'aubergiste avec lequel elle partagea un petit pichet de vin de Risla lui parla de la ville :

- Madame, que venez-vous faire à Bortine ?
- Je dois me rendre au couvent Sainte-Clothilde pour enterrer ma tante Lémie.
- Vous allez traverser la forêt de Rubine ?
- Je ne sais pas. À moins que je passe par le Colomine. Qu'en pensez-vous ?
- À votre place, j'attendrais des marchands, ici, tranquillement, à Bortine. Le détour par Colomine vous fera perdre énormément de temps. Attendez en un peu et vous arriverez plus vite de l'autre côté.

Sainte Mériem

– Pourquoi pas ? Je vais y réfléchir.

– Maintenant, avec notre glorieuse bourgmestre Évrihalie, Bortine est une belle ville et une ville sûre. Ici, une femme seule ne risque rien. La forêt de Rubine est pleine de dangers, n’y allez pas seule. Vous avez l’air triste ?

– La mort de ma tante est une mauvaise nouvelle pour moi.

– Alors ne restez pas seule. Je vais prévenir notre bourgmestre. Elle va certainement vouloir vous inviter à sa table dès demain. À son avis, une femme ne devrait jamais rester seule.

– C’est très gentil à elle.

– C’est une maîtresse femme, vous savez. Pas surprenant dans la mesure où elle a fait partie des plus proches de la Duchesse. Vous la connaissez ?

– La Duchesse ? non.

– Les gens disent qu’elle a perdu son feu intérieur.

– À écouter ce qui se disait d’elle, je ne crois pas qu’elle le perdra encore longtemps.

– Ce n’est pas ce que pense notre bourgmestre. Mais comme elle dit, nous ne devons rien attendre de personne. Bortine est une ville forte et nous devons tout faire pour la garder forte par nous-même. Elle est si forte, elle-même !

Clothilde sourit – Évrihalie avait bien appris à la servir –, mais la fatigue lui tombait dessus ; elle alla s’allonger et pour une fois, le sommeil arriva immédiatement. Elle se réveilla tard, somnola dans sa chambre en écoutant les bruits de la ville.

– Mériem, ma chérie, tu devrais être là, dans ce lit, dans ma chambre, à côté de moi pour me rendre heureuse et que je te rende heureuse. Ta seule présence me rendait heureuse. Te rendre heureuse me rendait heureuse. Il suffisait de si peu ! Et ce petit peu est parti pour tou-

La Reine : Sur la Route

jours. J'ai peur de ne plus te voir quand je pense à toi, ne te plus voir dans ma tête, ne plus voir tes cheveux si noirs, abondants, lisses, ton nez tout rond, tes lèvres, si petites, roses, réjouies, tes joues qui semblaient encore des joues de jeune fille, ton front où tes malheurs ne se sont pas gravés, ton cou si frêle, tes seins...

Se sentant trop malheureuse, elle descendit dans la salle pour déjeuner : elle y était seule. L'aubergiste ne manqua pas de venir tailler une bavette :

– J'ai parlé de vous à notre bourgmestre, elle vous attend ce soir. Vous n'allez pas rester seule plusieurs jours de suite...

– Ce déjeuner est excellent. Après je promènerai mon cheval pour me délasser.

Elle avait trouvé cette raison pour éviter de se retrouver face à Évrihalie qui ne manquerait pas de la reconnaître ; mais en remontant, elle se sentit fatiguée et elle fit une sieste d'où elle sortit lourde, désorientée, molle. Puis, elle alla bien promener son cheval, mais c'était pour le conduire dans la forêt de Rubine. Elle en avait pour trois jours de marche sans sommeil, seulement quelques haltes pour abreuver son cheval et manger ce qu'elle pourrait attraper en chemin ; sans doute rien ! En abordant la forêt en fin de journée, elle savait qu'elle n'aurait aucun combat avant le lendemain matin. Toute la nuit, un flambeau à la main, tenant son cheval par la bride, elle marcha dans le sentier contourné et tourmenté. Les brigands ne se manifestèrent que le deuxième jour alors que le soleil perçait par endroits les ramures serrées de la forêt. Clothilde, qui avait pu se remettre en selle à la clarté du matin, mit pied à terre, attacha lentement son cheval, sortit comme dans une ultime précaution Mériem, baisa sa garde – "Ton premier garbouil, ma chérie" – et sans attendre fonça sur le mur d'humains face à elle. Un instant, elle se sentit vivante, taillant dans les chairs, dansant sur le sang et s'oubliant dans les clameurs. L'instant d'après chairs, sang et cris étaient éteints et

Sainte Mériem

le manque de Mériem lui claquait dans les bras comme une coupure. Elle reprit son cheminement, tantôt marchant, tantôt en selle. La journée passa lentement. La deuxième nuit était douce ; Clothilde redoutait une attaque au petit matin. Les bandits furent exacts et une deuxième fois elle eut un moment de vie, intense, poignant, bref. Au cours de la troisième nuit, Clothilde se mit à craindre la fatigue ; ce moment de somnolence où les brigands lui tomberaient dessus avant qu'elle ne puisse réagir. Elle tira Mériem pour l'avoir dans sa main droite tout en tenant le flambeau dans la gauche et continua sa progression. Elle clignait des yeux de fatigue quand une troisième attaque la réveilla. Ne se confiant qu'à Mériem, elle ne s'aperçut de la fin du combat que quand le silence de la nuit se repeupla des bruits sinistres de la forêt. Enfin le quatrième jour, elle déboucha sur Malvisylve. Une fois qu'elle eut dépassé le village, elle trouva une grange et sombra dans le foin. Ce fut un paysan mécontent qui la réveilla et qu'elle calma de cliquaille. Jusqu'à Pallilnie, elle évita les auberges, ne dormant que dans des bosquets qu'elle atteignait par des chemins de traverses ou dans des habitations abandonnées et éloignées qui ne manquaient pas sur sa route – ce qui la désolait. Les marques du laisser-aller dans le Cœur-de-Bactrie l'attristait : trous dans la chaussées, ponts ébréchés, maisons vides aux toits défaits, champs en jachère, bosquets sauvages. Ce n'est pas dans sa Brabie qu'elle aurait toléré une telle décrépitude. Le comte, le baron ou le bourgmestre responsable de cet état aurait été pour le moins semoncé ou plutôt destitué. Mais elle avait pendu suffisamment de monde pour être sûre que cette ponnardie ne survienne plus. Par trois fois, elle fut attaquée ; ce n'était que des jobelots pensant trouver une proie facile ; Clothilde ne les tua pas moins.

Elle n'était pas pressée. Chaque jour, elle promettait à sa chérie que sa vengeance allait enfin s'accomplir :

– Ma chérie, les lâches qui ont voulu ta mort vont payer. Bientôt.

La Reine : Sur la Route

C'est pour cela que je suis là en plein milieu du pays alors que les troupes du Roi me recherchent à l'est ou à l'Ouest. Je suis venue toute seule, sans autre défense que mon amour et ton épée pour en finir avec la trahison et la méchanceté. Je te le dois, ma chérie, ma chère femme. Ces derniers jours, tu m'as tellement manquée. Alors que ce voyage soit un autre geste de ma gratitude pour tout ce que tu m'as donnée. Et que la justice triomphe, enfin.

En vue de Pallinie, elle abandonna son cheval près d'une ferme, s'enfonça dans des chemins creux pour rejoindre la route de Cramont qu'elle espérait moins surveillée, faisant provision de viandes séchées. Pour entrer dans Pallinie, elle se glissa à la suite d'une fille de religieuses qui venaient se réfugier à Pallinie : les bruits des guerres de Clothilde se répandaient.

À Pallinie



ne humeur étrange flottait dans les rues de capitale : les nouvelles des guerres au loin avaient mordu dans les habitudes de ses habitants : gardes patrouillant en armes ; étals des marchands réduits ; ordures entassées au coin des rues ; fontaines esseulées ; auberges fermées ; même certaines rues mal famées du quartier Saint-Denis inhabituellement vides. À cette atmosphère lourde, s'ajoutait un laisser-aller manifeste et ancien : rues dépavées, murs défoncés, peintures défraîchies, vitrages cassés, toitures percées, murs étayés à la vaine, étages ouverts au vent ; la capitale industrielle qu'elle avait connue dans sa jeunesse avait perdu son entrain séculaire.

Le Pallactrie, toujours accessible par la petite porte au nord dans les maisons qui bordaient le palais, était à moitié désert. Après s'être faufilée dans les écuries, Clothilde trouva facilement un grenier poussiéreux dans l'ancienne aile pour s'y barricader, achever ses victuailles et s'endormir sur des sacs laissés à l'abandon. Elle se leva avec l'aube, non pas

Sainte Mériem

alerte, mais lourdement déterminée, remplie de la souffrance qu'elle avait accumulée tout au long du chemin et qui allait l'aider à purifier Mériem du sang de ses assassins. Pour accomplir son devoir, elle passa une robe de cérémonie, nécessairement rouge et obligatoirement ornée des deux épées dorées croisées des Bactries, tirée de sa sacoche, puis elle ceignit Mériem à nu le long de son flanc gauche et enfin elle s'enveloppa dans son manteau de voyage sali à souhait par les nuits dans les prés et les poussières des chemins, pour ne pas se faire remarquer dans les rues.

La cathédrale était silencieuse à cette heure matinale, des femmes en murmures priaient, craignant sans doute la guerre. Clothilde ne s'arrêta pas dans la nef ; elle entra dans les appartements de l'archevêque, dégaina Mériem et dès qu'elle voyait un religieux, peu importe qui il était, elle le tuait : éviscération, décapitation, énucléation, décervelage, peu lui importait, elle faisait suivant son humeur. Elle arriva vite dans les appartements de l'archevêque : elle reconnut les meubles précieux et les murs peints de ces bleus et ors, visiblement rafraîchis récemment, qui l'avaient impressionnée quand elle était venue venger la mort de Jean en perçant Anne de Millepertuis au cou comme si elle avait mis un tonneau en perce. L'archevêque était dans son cabinet avec un autre prêtre. Clothilde tua immédiatement le prêtre et tendant Mériem vers Doclie de Lispa comme elle l'avait fait pour Anne, s'adressa à lui :

– Tu as manqué à tous tes engagements d'homme de Dieu en tuant ma femme, évêque diabolique, moi, Clothilde de Bactrie, je te condamne à la décapitation, ici et maintenant. Après mon jugement, prépare-toi à être jugé par celui que tu devais servir ici-bas !

– Clothilde, tu ne te rends pas compte, dit le prélat d'une voix calme en tournant vers elle ses yeux vipérins. J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter un massacre. Le roi voulait envahir la Brabie et te connaissant, il n'en aurait résulté que des dévastations et des morts. Ou alors tu aurais enva-

La Reine : À Hallilnie

hi le Cœur-de-Bactrie et il y aurait eu aussi des morts et des dévastations.

– Mes armées sont aux portes du Cœur-de-Bactrie.

– Je l’ai appris. J’ai beaucoup prié pour toi, Clothilde, princesse de Bactrie.

– Tes prières t’ont montré fausement, Doclie. Ma douleur va répandre un flot de sang. Tous ceux qui sont impliqués dans le meurtre de ma femme vont mourir.

– Je n’avais pas de mauvaises intentions contre toi, Clothilde. Au contraire, je t’ai souvent admirée. Ton absence de doute, ta violence, ton impudeur, ta célérité m’ont toujours impressionné. En plus ce brave, ce qui n’est pas un compliment pour un évêque, ce brave Milédar qui ne cessait de chanter tes louanges ; il allait même à prétendre que tu avais reçu directement la grâce de Dieu. Il est bien gentil Milédar et ses lettres avaient l’heur d’amuser Albert ; pour une fois que tu ne tuais pas un de mes évêques, je devais bien te le laisser.

– Doclie, si tu avais aimé, comme j’ai aimé, tu ne m’aurais pas enlevé ma femme.

– Sais-tu à quel point ce terme est offensant contre la Religion ?

– Sais-tu à quel point je me moque des termes ? Je ne vois que les réalités et la réalité de mes soirées futures est que ma femme, Mériem, va me manquer, alors Doclie, prépare-toi à ta dernière confession.

– Me confesser à toi ?

– Non pas. À ton Dieu.

– Qui est aussi le tien, souviens-t’en, Clothilde de Bactrie.

– Il sera toujours temps...

Et Mériem siffla, Clothilde frappa, Doclie tomba, son sang éclaboussa les murs si beaux ; la tête d’un côté, son corps de l’autre allèrent re-

Sainte Mériem

joindre celui du prêtre sur le sol, communiant ensemble dans le sang : cette décapitation qu'elle maîtrisait avec tant de bonheur fut comme une étincelle de lumière dans l'obscurité de sa vengeance. Clothilde sortit de la cathédrale en essayant de ne pas mettre les pieds dans tout le sang qui jalonnait son chemin. Sur les marches de la grande bâtisse, elle s'essuya les semelles pour éviter de se faire repérer et se dirigea vers la Chanoinerie. C'était une magnifique bâtisse un peu en retrait du bâtiment épiscopal, encore plus somptueuse que dans ses souvenirs de princesse : déjà en place du temps de son père, elle avait certainement été agrandie et embellie, pour abriter encore plus de personnel de l'archevêque. Le prêtre de l'entrée dévisagea Clothilde :

- Nous ne distribuons pas de soupe ici.
- Je veux seulement parler chanoine Défrain.
- Il n'est pas ici.
- Il est où ?
- Il ne te recevra pas.
- Et qui es-tu, prêtre ?
- Pourquoi veux-tu le savoir ?
- As-tu honte de ton nom ?
- Je suis le père Vilard, pauvre.
- Et le chanoine Défrain ?
- Tu connais le chanoine ?
- En quelque sorte. Il peut m'aider.

Lassée de ce dialogue, Clothilde donna un grand coup du pommeau de Mériem dans le ventre du prêtre, le poussa à l'intérieur et d'un coup de la lame de Mériem dans le ventre l'expédia au paradis ; ou en enfer ? Il n'y avait personne d'autre dans l'entrée. Clothilde erra un temps dans les couloirs. Finalement, elle demanda à une nonne qui passait là les

La Reine : À Hallilnie

yeux baissés où se trouvaient les chanoines :

– Certainement dans le réfectoire en train de déjeuner : tout droit puis à droite.

Le réfectoire était une vaste salle à la voûte merveilleusement travaillée : chapiteau et clef de voûte sculptée, pans de mur peints de scènes tirés des Livres Sacrés. Au centre, une table en U était couverte de chapons et de purées odorants qu'une douzaine de prêtres ou chanoines en robe noire dévoraient avec entrain. Ils ne s'aperçurent pas de l'arrivée de Clothilde, habitués qu'ils étaient à se faire servir. Clothilde ferma la première porte et cala un banc devant pour en bloquer l'accès. Elle se glissa doucement à la deuxième porte où elle fit la même chose. Puis elle monta sur la table et tous les bâfreurs se mirent à protester qu'il fallait respecter la nourriture, nom de Dieu !

Clothilde sortit Mériem encore toute luisante du sang de l'archevêque ce qui les fit taire :

– Chanoines félons, dites-moi qui est le chanoine Défrain que je l'exécute pour ce qu'il a fait à ma femme.

Tous se récrièrent :

– Il n'est pas là.

– Une femme n'a pas de femme.

Et ils foncèrent vers la porte du fond.

Alors Clothilde sauta de la table et taillant de droite et de gauche commença son garbouil sacré. Elle les tua un à un. Elle ne savait pas qui était le chanoine Défrain. Alors quand il ne resta plus qu'un vivant elle lui mit l'épée sur la poitrine :

– Es-tu le chanoine Défrain ?

– Non.

– Où est-il ?

Sainte Mériem

- C'est lui, désigna-t-il un autre gros qui agonisait.
- Il ne faut pas mentir avant de mourir, sale prêtre !
- Je ne mens pas.
- Tu sais qu'il a fait le poison pour tuer ma chérie ?
- Je sais. Et je suis fier de l'avoir aidé.
- Dans ce cas, impossible de te faire grâce.

Et de son habituel mouvement tournant elle laissa Mériem, son épée, rendre un peu de justice à Mériem, sa chérie.

Une fois sortie de l'annexe de l'évêché, Clothilde se dirigea vers le Pallactrie ; celui de ses ancêtres, celui qui avait donné vie à cette ville puis à tout ce pays. La grande porte était gardée et Clothilde n'osa pas s'y présenter ; pas encore. Elle pénétra dans le Pallactrie par sa petite porte habituelle et se dirigea vers les appartements royaux. En s'en approchant, Clothilde respira un air qui lui rappelait le temps passé. D'un temps d'il y avait si longtemps ; un temps plein d'espoirs, d'illusions, de possibilités, de découvertes, de rêves.

Dans le Pallactrie



n peu étonnée, Clothilde retrouva facilement son chemin. Elle devait parcourir des couloirs et des couloirs pour contourner la cour d'honneur du château et atteindre les salles royales en évitant les postes de gardes. Ce ne fut pas difficile : un peu, elle était revenue aux temps anciens. Son énergie de jeunesse retrouvée et sa soif de vengeance se combinaient en une exaltation furieuse. Arrivée près de la salle du trône, Clothilde se mit à avancer à petits pas. Dans une salle adjacente, un homme grassouillet, la chair tremblotante et au teint éteint, le visage jauni dictait à haute voix, un texte à un secrétaire maigre et grissonnant.

La Reine : Dans le Pallacrie

– Nous, Roi de Bactrie, décrétons que Clothilde n'est plus une de nos sujets mais une renégate qui déshonore sa lignée et toutes les bontés qui nous avons eues à son égard. Ses refus de ne pas participer aux expéditions royales, de ne pas contribuer aux taxes royales nous ont irrités au plus haut point. Sa vie dissolue affichée publiquement offense la sainteté de nos territoires. Son mépris des directives de ses évêques sous la direction de Notre Très Noble et Respecté Archevêque Doclie (avec des Majuscule à tous les mots)...

– Oui, mon seigneur.

– Sous la direction de Notre Très Noble et Respecté Archevêque Doclie, disais-je, offense la religion au plus haut point. Maintenant, qu'elle s'est lancée dans une guerre impie pour augmenter follement son pouvoir en annexant sans notre assentiment nos comtés, Clothilde doit être poursuivie par toutes les forces du royaume pour être jugée comme traître et condamnée à être brûlée vive dans notre chère ville de Pallilnie. Moi, Albert, Roi de Bactrie, etcetera.

Et le gros parleur ajouta pour lui-même :

– Qu'elle soit fille de roi ne changera plus rien à l'affaire.

Clothilde qui observait la scène par l'entrebâillement de la porte voyait bien que ce n'était pas le roi qui était en face d'elle, alors, qui était-ce ? autant lui poser la question :

– Qui es-tu toi pour parler au nom du Roi ?

L'homme la regarda avec mépris.

– Toi qui ne me connais pas, apprends que je suis Idhomar de Lique-mirane, ministre de Bactrie et conseiller extraordinaire du Roi Albert. Et toi qui es-tu ?

– Être monstrueux, comment as-tu pu t'accaparer le pouvoir royal ? Quel droit as-tu de régner à la place du Roi ? Comment as-tu pu vouloir intervenir dans mon duché ? Et surtout, comment as-tu pu tuer ma

Sainte Mériem

femme ?

– Que viens-tu faire chez moi, manante ?

– Je suis venue faire justice. Je suis Clothilde de Bactrie. Je viens exécuter la justice de Mériem, une justice immédiate. C'était ma femme et toi, être répugnant, tu l'as fait tuer. Maintenant regarde Mériem, mon épée, qui réclame vengeance. Elle a déjà rougit une archevêque, des prêtres et une tripotée de chanoines démoniaques. Et elle va rougir aussi de ton sang.

– Tu ne peux pas me tuer, je suis ministre

– Des ministres, j'en ai déjà tués, plusieurs. Et l'évêque-premier m'a pardonné.

– Je ne crois pas, Clothilde.

– Tiens, voilà déjà ce que je fais de ton sbire.

Et Mériem tailla son chemin dans la boudine de l'acolyte.

– Ma vengeresse Mériem fera pareil avec ton panceron, frais et mou, sale ministre.

– Ce n'est que la volonté de Dieu que je répands. Tu aurais pu être une femme utile à la Bactrie, te marier, avoir des enfants, et répandre l'aumône. Au lieu de cela tu as voulu t'enrichir et tu as vécu dans la débauche avec une femme.

– Ce n'était pas de la débauche, c'était ma femme.

– Peu, une esclave !

– Une femme merveilleuse.

– Les esclaves sont mis au monde par Dieu pour souffrir, uniquement pour que la souffrance sauve le monde. Mériem devait souffrir. Tu ne devais pas la délivrer. Tu en as tiré une gloire facile auprès d'elle. Et c'est à cause de cela qu'elle t'as supportée. Elle ne t'a jamais aimé.

– Non, je ne crois pas.

La Reine : Dans le Pallactrie

– Est-ce qu'elle t'a déjà dit qu'elle t'aimait ?

– Non, jamais. Mais cela ne veut rien dire.

– Tu crois ? Tu as juste acheté sa présence. Toi peut-être que tu l'aimais tellement tu es un être dissolu, mais elle ne t'a jamais aimée. Sinon, elle te l'aurait dit !

Et le ministre jeta un regard méchant sur Clothilde pour montrer qu'elle était sa proie. Alors Clothilde piqua Mériem dans la jambe de son interlocuteur qui se mit à pisser le sang.

– Tu n'en mourras pas moins. Tu t'es approprié le pouvoir royal.

Elle le piqua, à nouveau, dans l'autre jambe.

– Comme si Albert pouvait l'exercer, se mit-il à se haussebecquer ! Ce n'est qu'un gros jobelot pervers, tout juste capable de signer les missives que je faisais rédiger à sa place. Si j'avais été vraiment roi, je ne me serais pas laissé subtiliser le trésor de Guirade et j'aurais battu les Zabards, mais il ne comprenait rien...

– Non, c'est moi qui l'ai accompli, dit-elle en le piquant un peu partout. Et où est Albert ?

Le conseiller extraordinaire cria et cria chèrement. Alors Mériem qui fournit une grâce gratuite et lui tranchant le cou.

Clothilde quitta la petite salle :

– Voilà la chérie, je sais que tu m'as toujours aimée. Et moi comme preuve de mon amour infini, je viens de te venger une fois de plus.

Clothilde se dirigea vers la salle du trône. Le Pallactrie était étrangement silencieux. Dans son enfance, le château résonnait du bourdonnement des fêtes, des revues, des présentations d'ambassadeurs, des pas des courtisans, des hennissements de chevaux, des rondes de la garde, des cérémonies. Cette atmosphère joyeuse avait déserté le château. La salle du trône était bien là où Clothilde la cherchait. Elle était plus petite que dans ses souvenirs mais tout de même nettement plus grande qu'à

Maliarine.

Dans la Salle du Trône

A côté du trône, un petit homme assis à une table finissait une carcasse de dinde voisinant avec un pichet d'étain. Clothilde resta debout immobile dans le silence de la grande salle, sa Mériem enrougée à la main. Elle mit du temps pour reconnaître l'homme prétentieux qui l'avait chassé de son Pallactrie. C'était maintenant un homme vieux, mou, triste et seul. À sa droite une jeune fille à l'air ennuyée, à sa gauche un petite table carrée dressée sur des tréteaux portait un verre et une bonne dizaine de bouteilles de vin, certaines vides, d'autres à moitié vides et d'autre non débouchées.

– Roi Albert, dit-elle d'une haute voix qui résonnait dans la grande salle, tu m'as pris mon royaume, tu as fait exécuter ma femme et tu as manigancé sans relâche pour me nuire, il est temps que tu rendes des comptes. Je suis Clothilde, reine de Bactrie, duchesse de Brabie, et commandante en chef de l'armée du Royaume de Bactrie. C'est moi, maintenant, la Reine légitime. Aujourd'hui, il n'y a que toi et moi pour régler nos comptes. Moi, je suis une guerrière, mais toi tu as déclenché plus de guerres et mené à la mort plus d'homme que je n'en ferai jamais. Renonce au trône de toi-même ou sinon tu va mourir.

Albert appela à la garde. Deux hommes surgirent d'une des portes du fond, surpris à cette heure de la journée. Clothilde se tourna vers eux en leur pointant Mériem au nez :

– Sortez ! Où vous verrez ce que mon épée Mériem peut faire. J'ai déjà tué plus de vingt personnes ce matin. Et vous combien en avez-vous jamais tués ? Voulez-vous vraiment être les suivants ?

Ils se turent, ébahis.

– Non, alors partez. Maintenant. Et toi aussi, ma petite.

La Reine : Dans la Salle du Trône

La jeune fille s'enfuit sans poser de questions ; quant aux gardes, indécis dans leur devoir, voyant le sang qui gouttait de Mériem, ils se décidèrent à sortir. Clothilde se tourna vers Albert.

– À nous deux, maintenant.

– Je suis le Roi de Bactrie.

– Et tu viens de voir comme tu es bien obéi.

– Ils reviendront encore plus nombreux. Alors, tu ne pourras pas les vaincre. Tu es arrivée jusqu'ici par la ruse. Mais tu ne t'en sortiras pas par la force. Mais puisque tu es venue, depuis le temps que je voulais te faire venir...

– Je suis venue avec mes armées.

– C'est ce que j'ai appris ces derniers jours. Tu as lâchement profité de la déconfiture de la mienne pour m'envahir.

– Albert, tu te trompes encore une fois. La déconfiture de ton armée est tienne. Elle est uniquement de ton fait. Si tu étais un roi d'honneur, tu en reconnaîtrais la vérité. Vraiment tu te seras trompé du début jusqu'à ta fin. Tu n'es pas mieux qu'un jobelot ! Sache que c'est moi, Clothilde de Bactrie, qui ait repris le fort de Slart qui était tombé aux mains Zabardes, c'est moi qui ai défait les Bentarrabiens sous Talamont, c'est moi qui ai sauvé Schillerlein, qui ai combattu plusieurs fois les Zabards et dernièrement qui ai empêché Dessan de tomber. Des troupes que je t'ai confiées que ce soit contre les Zabards, les Rénoquiens ou les Narcagiens ne sont jamais revenus. C'est toi qui les as lâchement ou plutôt jobelotement laissées se faire tuer.

– J'ai fait ce que mon devoir de roi me dictait. Crois-tu que c'était chose aisée de voyager dans ces contrées perdues ?

– Tu as fait ce que ton triste confort te dictait. Personne n'a jamais gagné une guerre avec des réserves de vin et un cheptel de jeunes vierges.

Sainte Mériem

– En tant que roi, je trouve normal d’avoir un traitement de faveur.

– Albert, tu n’as jamais été un véritable roi. C’est le cauteleux Anne de Millepertuis qui t’a assis sur ce trône pour être sa marionnette et si je ne l’avais pas tué, il t’aurait déposé un jour ou l’autre.

– C’est toi qui...

– Oui, de ma propre main, dans son propre cabinet, je devais venger mon frère. Je n’ai compris que plus tard que tu étais le suivant. Je l’ai peut-être tué trop tôt.

– Clothilde tu peux bien te vanter, mais bientôt mes gardes t’exécuteront dans cette même salle.

– Albert, tu aurais dû croire les rapports de tes espions. J’ai vraiment garbouillé de cette main des dizaines et des dizaines de Zabards, de Bentarrabiens et d’autres. Personne dans ta garde n’a jamais été affronter autant d’ennemis que moi !

– Ce ne sont que des vantardises de femme en mal de menstrues. Personne ne les a jamais crues, ici à Pallilnie.

– Ils auront eu tort. Toi, le premier. Ma femme, Mériem, crie toujours vengeance.

– Encore ta femme ! Quand vas-tu cesser de gémir pour une petite esclave ? une nutisienne ? une incroyante ?

– Albert, réfléchis bien. Ta vie arrive à sa fin. Vois mon épée. Songe que je sais la manier. Alors, réponds : renonce au trône à l’instant où je te tue. Tes gardes ne te défendront plus quand je serai leur reine.

– Tu attaques une personne désarmée.

– Peut-être, mais je te donne une chance : va dans un couvent, celui que je te désignerai, retire-toi y définitivement, quitte ce pouvoir que tu as usurpé, renonce-y publiquement. Toi qui te prévalais tellement de religion. T’en souviens-tu ? de ton ordre que tu n’as pas su faire respecter, de ta moralité dont tu n’as montré aucun exemple et ton obéissance qui

La Reine : Dans la Salle du Trône

n'allait que dans un seul sens. Retire-toi, tu iras au couvent Saint-Évariste de Prascovie dont le gouverneur est un homme à moi et là-bas tu te repentiras de tes meurtres dans le silence, l'abstinence, le jeûne et la prière.

– S'il le faut, dit Albert en jetant par en dessous un regard de noyé à Clothilde.

– Décide-toi maintenant. Et reprends-toi du meurtre de ma femme Mériem, ici, dans mon Pallactrie, devant toute la cour. Que justice soit faite aux yeux de tous. Puis tu prendra les ordres.

– Jamais.

– Alors Mériem, l'épée, proclamera sa justice. Que veux-tu ? Justice publique ou justice immédiate ? Albert ?

– Mes enfants me vengeront. Ils te tueront si tu me tues.

– Balivernes !

– Je...

– Cinq, quatre, trois, deux,

– Pitié !

– Mériem était une femme douce qui avait souffert toute son enfance, toute son adolescence. Elle n'a pas eu le temps d'implorer pitié. Elle ne méritait pas de mourir : elle avait souffert tellement plus que tu peux imaginer, sale roi, sale faux roi. Elle était mon bonheur de tous les jours. Elle ne méritait pas de mourir à cause de moi. C'est de la méchanceté pure de ta part. Moi, Clothilde de Bactrie, j'ai su gouverner proprement mon duché comme toi tu ne l'as jamais fait de la Bactrie. Je l'ai fait prospérer et j'ai veillé au bonheur de mes sujets plus qu'au mien. Les guerres que j'ai conduites ont fait beaucoup moins de victimes que les tiennes. Seule ta lâcheté et ta médiocrité t'ont fait assassiner une complète innocente.

– Ce n'est pas moi, c'est l'archevêque...